

Le Périgord-Vert durant les deux derniers siècles

Perception, agriculture et industries

par Michel Puyrigaud – mars 2019

Introduction :

L'objectif de ce document est de présenter d'une manière succincte des éléments historiques et des appréciations concernant le Périgord-Vert afin d'en tirer des pistes pouvant servir - le cas échéant - à l'élaboration de perspectives sur l'avenir de ce territoire. Il n'est pas l'œuvre d'un historien mais d'un simple passionné qui recherche depuis plus de 30 ans, les raisons dans le passé d'un présent qui laisse souvent très interrogatif et dubitatif. Ainsi, si l'on peut considérer qu'il y a sur ce territoire un véritable potentiel et des ressources naturelles et humaines indéniables qui ont été exploitées de manière très large et surtout durable depuis des millénaires, on peut légitimement s'interroger sur leur exploitation et leur utilisation actuelles qui ressemblent parfois, par certains côtés, à un véritable gâchis car sous-exploitées avec un éventail d'options très restreint, ou au contraire à un formidable gaspillage car polluées, surexploitées, mal exploitées ou de manière non-durable. Il n'est absolument pas l'objet ici d'idéaliser un passé dont on s'apercevra vite que la vie n'y était pas si aisée et paisible. Cependant, si l'on étudie avec attention les évolutions industrielles et sociétales d'une manière macroscopique notamment durant les deux derniers siècles - même sur un petit territoire rural comme le Périgord-Vert - on peut essayer d'imaginer de nouvelles voies en se réappropriant l'histoire du territoire dans l'objectif d'établir des perspectives larges et durables pour l'avenir.

On ne tentera pas de mettre en évidence une "unité" stricte du Périgord-Vert qui lui donnerait une "identité" propre : il n'y a pas d'unité stricte et à proprement parler entre ce que l'on pourrait considérer comme étant d'un côté le Ribéracois et le Nontronnais d'autre part. Nous verrons par la suite que la distinction existe depuis longtemps déjà. Si l'on peut mettre en évidence des différences de sol, on peut également mettre en évidence un marqueur linguistique car les 2 parties utilisent, dans leurs parlers vernaculaires, deux variétés distinctes de la langue d'oc avec une différence assez marquée dans la prononciation des a. Le a long en Nontronnais se prononce [è], un peu comme en anglais dans "make" alors qu'il reste clairement [a] dans le Ribéracois. De toute manière, la recherche identitaire est parfois très mauvaise conseillère avec pour conséquence l'exclusion très fâcheuse de l'Autre ; nous n'entrerons donc pas dans ce sujet. Peu importe, on cherchera plutôt la complémentarité des deux parties, comme récemment fût construit un barrage à Miallet (Nontronnais) pour alimenter en eau le Ribéracois via les rivières Côle et Dronne. Si la recherche d'unité stricte n'a pas de sens, il convient cependant de dire que de toute façon, le territoire dans son ensemble a suivi les mêmes évolutions et les mêmes contraintes depuis son occupation par l'homme qui font qu'en réalité, il n'y a que très peu de différences en son sein, différences qui sont essentiellement dues à la nature et la configuration du terrain.

Le Périgord-Vert qui est un territoire ouvert et relativement central en France, a subi de plein fouet tous les événements tragiques de ce pays, notamment toutes les guerres possibles et imaginables depuis la nuit des temps. La meilleure preuve à cela est le nombre considérable de souterrains extrêmement bien aménagés que l'on peut compter dans notre région qui permettent de se demander si à certaines époques très troublées, on ne vivait pas ici plus sous terre que sur terre. Ce point n'est pas négligeable si l'on veut considérer la prudence atavique en toute chose dont ont toujours fait montre les habitants de ce territoire. Sur ce point des conflits et guerres (qui est pourtant historiquement fondamental), nous ne nous attarderons pas, car même si l'on peut considérer que suite à certaines guerres ou révoltes bien des choses ont changé (notamment près de

nous suite à la première guerre mondiale 14-18), nous nous attacherons à ne considérer la vie qu'en temps de paix car si l'on veut parler d'avenir, il vaut mieux ne s'attacher qu'à cela et voir comment on peut faire évoluer les choses par la réflexion et la concertation sans attendre une guerre ou une révolte pour cela.

Ce document est la synthèse très simplifiée de trente ans de recherches sur le terrain, de collectages de la mémoire des anciens, de lecture de milliers de pages parmi les centaines de milliers disponibles traitant du sujet qui nous intéresse. Il n'a donc en rien la prétention de l'exhaustivité. Les sources seront citées lorsque l'emprunt sera clair, aucune source ne sera donnée pour les données admises généralement par les historiens (cela alourdirait beaucoup trop le texte).

Occupation du territoire :

Personne ne peut vraiment dire depuis combien de temps l'être humain habite le Périgord- Vert mais il y a quelques jalons historiques incontournables qui indiquent assez clairement que sa présence y est attestée depuis fort longtemps et que depuis, toutes les grandes turpitudes de l'histoire ont été vécues ici avec autant d'intensité que dans bien d'autres lieux. Tentons une chronologie très sommaire :

- grotte de Villars (ornée, environ -19000 ans)...

- grotte de la Mairie à Teyjat et grotte de la Font-Bargeix à Champeaux-et-la-Chapelle-Pommier (ornées, -11000 ans, fin du paléolithique supérieur)...

- présence d'un très grand nombre de mégalithes (dolmens et menhirs) et de tumuli (environ -6000 ans). Rien que sur la commune de Saint-Saud-Lacoussière, 2 dolmens sont présents. On fait également remonter à cette époque le culte des bonnes fontaines qui sont extrêmement nombreuses dans le Périgord-Vert et les légendes autour des pierres remarquables...

- la grotte des Fraux de Saint-Martin-de-Fressengeas (ornée, -3000 ans, âge du bronze final)...

- la vie troglodyte dans les cluzeaux comme à Saint-Pardoux-de-Mareuil (-1500 ans)...

- Les troubadours (-900 ans), certains comme Arnaud Daniel (Ribérac), Arnaud de Mareuil (Mareuil), Giraut de Bornelh (Excideuil) sont parmi les plus réputés de l'ensemble des troubadours. On notera également Jausbert de Puycibot (Puycibot, près de Jumilhac)...

- la guerre de cent ans (1337-1453) a laissé des traces dans les mémoires et la toponymie comme "La Pouge des Anglais" à Saint-Saud-Lacoussière, chemin antique que les Anglais auraient emprunté...

- les guerres de religion sont ici une longue suite de massacres notamment en 1569 lors du passage dans la région des troupes de Coligny : 250 catholiques massacrés à La-Chapelle-Faucher, prise et pillage de Nontron...

- il semble que le Périgord-Vert ait moins été touché par les révoltes des croquants en 1595 et 1637 qui ont laissé plus de traces dans les mémoires dans le sud du département ; de la même manière lors de la Fronde (1648-1653), le Périgord-Vert est resté plus près du pouvoir royal que ne l'était le sud du département...

- la Révolution française s'est tenue ici comme ailleurs, on peut consulter les Cahiers de Doléances de chaque commune...

- les périgourdins payèrent un lourd tribut lors de la guerre de 14-18 et suffisamment de stèles indiquent le massacre d'un nombre important de maquisards et de résistants durant la seconde guerre mondiale.

Les deux derniers siècles :

Cette partie s'attachera à donner un aperçu des évolutions dans les pratiques agricoles, économiques et sociétales depuis la Révolution française ; énormément de documents et d'enquêtes de l'époque mais également de recherches d'historiens nous permettent d'avoir une vision que l'on espère la plus juste possible de cette période.

- Un territoire pauvre ?

Ce qui marque le plus lorsque l'on étudie les années autour de la Révolution en Périgord-Vert (en réalité dans tout le Périgord) est l'unanimité des auteurs et historiens pour décrire un territoire extrêmement pauvre, mal desservi en routes praticables et une population généralement mal nourrie...

Voici par exemple comment certains décrivent aujourd'hui la situation de l'époque (voir sur internet le blog *Esprit de pays*) :

- *Il y a peu de contrées en France où l'ancienne agriculture soit plus imparfaite, les méthodes des cultivateurs moins intelligentes, les instruments du travail moins perfectionnés, l'instruction et la civilisation industrielle moins avancées.*

- *À cela s'ajoute l'hétérogénéité des sols, les incertitudes du climat et la hantise de la faim qui font que les Périgordins pratiquent principalement une polyculture de subsistance. Seul le surplus des principales récoltes est commercialisé, en dépit de la précarité des transports qui contribue, en grande partie, à l'enclavement du Périgord.*

- *André de Fayolle explique : "Les paysans ont de médiocres semences, ils cultivent mal, suivant les mauvaises méthodes, avec de déplorables outils. ... »*

- *En règle générale, les textes sont assez sévères avec les paysans Périgordins de l'Ancien Régime. Pour preuve, cette remarque du géographe Nicolas Desmarest : "...tant que le périgourdin vivra avec les cochons et trouvera sa nourriture au pied d'un châtaignier, il n'étendra pas ses vues au-delà de sa paroisse". Le mémorialiste Fournier-Verneuil, qui vécut à Brantôme avant 1789, décrivait avec amertume la misère et la désolation générale : "Les habitants sont presque aussi tristes que le sol ingrat qui les vit naître... le pays n'est pas beau, la nature y est âpre, rabougrie et l'habitant de cette contrée ne fait rien pour la corriger, les légumes, les fruits arrivent sans soins... point d'espaliers, point de vergers." Ces remarques sont unanimes pour désigner les paysans comme principaux responsables de la triste condition de l'agriculture périgordine traditionnelle.*

Il faut lire aussi cette introduction de R. Beaudry dans **Alimentation et population rurale en Périgord au XVIII^e Siècle** accessible sur internet : « *Lorsqu'ils sont présentés par les documents du xviii^e siècle, les rapports entre alimentation et population, tout particulièrement en Périgord, ne manquent jamais d'être apocalyptiques. Selon Bazin de Bezons, intendant de Bordeaux, la disette de 1693 aurait provoqué dans les élections de Périgueux et de Sarlat la mort de 60 000 personnes. Pour Tourny, en 1747, les paysans périgourdins ne sont que des « squelettes ambulants » trouvant leur nourriture « dans le son et les herbes ». Le marquis d'Argenson écrit : « les hommes meurent dru comme mouche*

de pauvreté et en broutant l'herbe ». En 1789 le subdélégué de Ribérac demande : « Faudra-t-il s'entrégorger pour s'entredévorer, faudra-t-il que le plus faible devienne l'aliment du plus fort ? » Il serait possible de multiplier les exemples et de dresser du Périgord, comme administrateurs et curés l'ont très souvent fait, « le tableau le plus cruel de la plus affreuse misère ».

Voilà donc pour le décor tel qu'il est dressé aujourd'hui sur cette période. En fait la situation est beaucoup plus complexe. Tout d'abord les tableaux apocalyptiques sont généralement dressés en temps de famines ; dans les périodes moins dures, les termes auraient certainement été plus nuancés. On notera cependant que les écrits mettent beaucoup en cause la paresse ou la passivité des « paysans ». A ce sujet, il faut relever un point important : les périgourdins les plus humbles étaient peu scolarisés donc ils n'écrivaient pas, seule écrivait une certaine élite ayant un certain point de vue. Il faudra attendre presque un siècle et Eugène Le Roy (notamment dans son extraordinaire **Année Rustique en Périgord** de 1903 qu'il faut absolument avoir lue pour toucher un peu l'âme du pays) et ensuite l'historien Georges Rocal pour avoir un point de vue qui peut se rapprocher le plus de celui du "paysan" et pour le coup, il est tout autre. Voyons ce qu'écrivait Eugène Le Roy : *"Il y a en Périgord de nombreux domaines de plusieurs centaines et même de milliers d'hectares cultivés par de malheureux métayers, bordiers, tierceurs, qui y vivent à peine, et par toute une population de mercenaires, journaliers, ouvriers agricoles, qui reçoivent un salaire dérisoire des opulents propriétaires de ces terres immenses. J'ai honte pour ceux-ci de le dire ; il en est qui, pour de longues journées de douze à quatorze heures, donnent trente misérables sous à des hommes qui ont le plus souvent un loyer à payer et une famille à nourrir ! Qu'on songe aux pensées qui assaillent ces pauvres ahanniers en voyant qu'un seul homme, oisif, possède la terre, alors qu'eux, dont le métier est de la travailler, n'en ont pas de quoi semer un grain de blé."*

Suivant le point de vue, on s'accorde sur la pauvreté des plus faibles mais pour des raisons bien différentes. On pourra lire dans ce même état d'esprit le texte également accessible sur internet **Le Métagage et la Culture dans le Périgord, voyage au château de Montaigne** par A. Audiganne (revue des deux mondes) paru en 1867 (on est donc loin ici encore de la Révolution) : *"Parcourez les différentes régions de la France, arrêtez-vous dans les petites comme dans les grandes cités, vous serez partout frappés de l'existence d'un mal qui certes ne date pas d'aujourd'hui, mais qui a pris sous nos yeux des proportions jadis inconnues. Je veux parler d'un certain alanguissement des caractères, d'une certaine répulsion pour le travail se propageant de plus en plus parmi la jeunesse aisée, parmi les fils des propriétaires, et dont les sinistres effets, se font surtout sentir dans les contrées de métagage, où le possesseur du sol est obligé plus qu'ailleurs de payer de sa personne. Si l'on pénètre dans l'intimité des familles, rien de plus commun que d'y entendre des plaintes au sujet de jeunes gens à peine échappés des maisons d'enseignement qu'ils ont traversées sans profit, et qui semblent pressés de dissiper les épargnes paternelles dans une vie d'oisiveté, d'incurie, de plaisir ou de désordre.*

Or un tel affaiblissement moral, qui pousse, soit dit en passant, plus qu'aucune autre cause à la dissémination de la propriété territoriale, tend à paralyser dès à présent les essais de réforme dans le métagage."

Il y avait donc une grande disparité des conditions dans une société très inégalitaire et les plus humbles n'avaient que très peu de latitude pour changer quoi que ce soit à leur vie. De plus, les plus riches et propriétaires des grands domaines n'ont pas toujours porté toute l'attention nécessaire à la bonne marche de leur exploitation ce qui a souvent causé plus tard leur vente et leur dispersion. Nous avons signalé par ailleurs que les siècles précédant la Révolution ne furent qu'une succession de guerres qui nécessitaient des levées de fonds donc des impôts très importants, ils ne furent également qu'une succession de pillages lorsque les troupes armées passaient ou stationnaient dans la région. Tout cela ne pouvait que nuire au développement du territoire. N'oublions pas que, par ailleurs et les récents travaux des historiens tendent à le démontrer, la Révolution française a moins été due à la famine ou au manque de froment qu'à la spéculation dont certains - parmi les plus

favorisés – ont fait subir à cette céréale. Citons encore Eugène Le Roy : "*En Périgord, la disette factice créée par les spéculateurs, jointe à la disette réelle, suite du rude hiver de 1789, fit naître des troubles à Bourdeilles, à Sainte-Alvère, à Thenon et ailleurs. Les paysans soulevés arrêtaient les voitures des marchands accapareurs, et empêchaient quelquefois les enlèvements des grains. Puis, dans presque toutes les paroisses, ils plantèrent des maïs où étaient suspendus, avec les girouettes des châteaux, des mesures à grains, des cribles, des radoires, en signe de protestation contre le régime qui réduisait le peuple à un aussi misérable état*".

Tout cela pour insister sur le fait que le Périgord-Vert avait un véritable potentiel qui n'avait pour l'instant et pour des raisons essentiellement de conjoncture pas pu se développer. Georges Rocal signalait que la condition des paysans s'était nettement améliorée notamment après la première guerre mondiale. Le métayage a disparu durant la période allant de la fin du XIX^{ème} siècle à la première moitié du XX^{ème} siècle avec le découpage des grands domaines qui étaient auparavant attachés aux châteaux ; les terres ont été acquises par les agriculteurs devenus essentiellement propriétaires. Bien qu'essentielle, l'agriculture n'était pas la seule source de richesses de ce territoire. Nous chercherons dans la suite moins à indiquer comment les gens vivaient au XIX^{ème} siècle que de quoi ils vivaient ; l'objectif étant de mettre en évidence les sources de revenus.

- **Un Périgord-Vert plein de ressources**

Deux documents fondamentaux sur lesquels s'appuient généralement les historiens pour étayer leurs propos sont :

- d'une part ***La Topographie agricole du Département de la Dordogne ci-devant Périgord*** du marquis André de Fayolle, écrit aux alentours de 1800 mais dont le manuscrit a été publié en 1939 par Jean Maubourguet pour la SHAP. Le marquis André de Fayolle de Tocane-Saint-Apre était un des plus riches propriétaires de la Dordogne, sa propriété avait une superficie de 539 ha. Il était en réalité beaucoup intéressé par l'agriculture et menait sur ses terres de nombreuses expériences afin de faire évoluer les techniques.

- et d'autre part les différents ***Annuaire Statistiques du Département de la Dordogne*** de Guillaume Delfau, secrétaire général de la préfecture, publiés les ans XI et XII de la république (soit 1803, 1804). Nous avons consulté l'annuaire statistique de l'an XII disponible sur internet (Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France).

On cite souvent ces ouvrages pour justement mettre en exergue la pauvreté du département, on pourrait estimer que c'est parfois mal les lire. Voici ce qu'a écrit par exemple Guillaume Delfau : « *Le département cultive le froment, le seigle, le maïs, le sarrasin, le baillarge, les légumes, les pommes de terre, l'avoine, les noix, les châtaignes, la vigne. Il serait difficile de trouver une collection de fruits plus variée; ce tableau réunit tous les objets nécessaires à la vie. Le département qui les possède devrait avoir, ce semble, bien des avantages sur ceux dont les productions sont moins diversifiées.*

Ces productions variées multiplient les jouissances du consommateur et font qu'il n'y a jamais une disette générale car il est impossible que tant de produits soient frappés à la fois de stérilité ; il en échappera toujours quelqu'un aux intempéries, et ces fruits précieux dans un temps de calamité, sauveront le pays d'une détresse absolue.

Sans doute si le département offrait cet état de choses sur toute sa surface son existence agricole serait florissante; mais si l'on observe que l'on ne trouve, dans la moitié de son étendue, que des landes, des bois châtaigniers sans culture, ou des terres absolument stériles, et que le sol cultivé est généralement assez mauvais, on jugera que ce département est fort pauvre. Il l'est d'autant plus que, dépourvu de moyens d'industrie de fabriques de manufactures, d'arts, etc., rien ne peut suppléer à ce que le sol lui refuse. Mais quelque ingrat que soit ce sol puisqu'il fait son unique ressource, il doit lui donner tous ses soins. On ne saurait trop insister sur ce point indispensable, et l'on ne saurait trop non

plus recommander au cultivateur les bonnes méthodes d'un art malheureusement trop peu connu dans ce département. »

On peut un peu contester la remarque de Delfau «*dépourvu de moyens d'industrie de fabriques de manufactures, d'arts, etc.* » car on verra par la suite que l'on peut estimer aujourd'hui et avec le recul qu'il y avait, au contraire, beaucoup d'industries à cette époque. Mais, globalement ce que disait Delfau était que ce département avait des atouts évidents et qu'il fallait améliorer les pratiques pour que cela profite à tous. Nous pouvons garder cet enseignement valable pour aujourd'hui. De la même manière, le marquis de Fayolle vante les mérites de la prairie artificielle en ces termes : « *D'après ce que l'on vient de dire sur le petit nombre et la mauvaise qualité des prairies, il est facile de juger combien cette culture [la prairie artificielle] devient indispensable. Cette révolution serait l'origine de la prospérité des campagnes.* » Et à Delfau de conclure : « *Heureux en effet le cultivateur, s'il connaissait les moyens qu'il a d'être riche ; mais il les ignore ou plutôt il ne sait pas en tirer parti ; apprenons-lui donc à s'en servir, apprenons-lui à exploiter les trésors qu'il a sous sa main.* »

En réalité, Delfau et Fayolle seront plus que suivis dans leurs prescriptions et le XIX^{ème} siècle ne sera qu'une succession d'améliorations des techniques et de recherches en tous genres : rotation réfléchie des cultures, création des prairies artificielles, amélioration de l'amendement des terres par des fumiers de meilleure qualité, par la construction de fours à chaux et l'irrigation des prés et des terres (il reste d'ailleurs beaucoup d'ouvrages d'irrigation encore visibles aujourd'hui), sélection des races d'animaux... Notons qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, la condition des agriculteurs se sera nettement améliorée.

Dans la lignée de ces deux personnes, on ne peut pas ne pas citer - surtout en Périgord-Vert- le nom de Bugeaud (Thomas Robert Bugeaud, marquis de La Piconnerie, duc d'Isly, maréchal de France, né à Limoges en 1784, et mort à Paris en 1849). Dans un intermède (1815-1830) au milieu de sa carrière militaire très riche et combative, il passa quelques années de repos forcé, par le fait des alternances de pouvoir, dans sa propriété familiale de la Durantie près de Lanouaille. Sa devise était : *Ense et Aratro*, « par l'épée et par la charrue ». Il mit toute son énergie (et elle était grande) à faire valoir ses terres dans le meilleur rapport possible et montrer l'exemple pour les nouvelles et bonnes méthodes. On le considère comme le père des comices agricoles en Dordogne, il organisa le premier comice agricole à Lanouaille en 1824. Les comices agricoles, par les concours et l'émulation qu'ils étaient censés apporter, étaient considérés comme le principal moteur de la mise en place des nouvelles méthodes. Le Maréchal Bugeaud fut aussi maire d'Excideuil et député. Pour bien montrer dans quel état d'esprit il œuvrait, voici une citation que l'on trouve de lui dans les ***Annales Agricoles et Littéraires de la Dordogne*** de 1849 (accessible sur internet, bnf bibliothèque numérique gallica), il parlait ainsi à un de ses jeunes ouvriers peut-être d'une manière un peu paternaliste : « *Eh bien ! Pierre, es-tu content ? Voilà deux ans que tu es avec moi ; tu étais pauvre et maladif, parce que tu travaillais peu, vivais mal et n'avais ni vêtement ni chambre close, parce que tu mangeais le dimanche la moitié du petit gain de la semaine. Te voilà aujourd'hui aisé, bien nourri et bien fort, bien vêtu, bien logé et commençant à mettre quelques écus à la caisse d'épargne ; c'est que tu as suivi mes conseils et imité mon exemple... »*

Au lire de tous ces écrits, on peut difficilement ne pas admettre que ceux (si ce n'est pas tous, au moins quelques-uns) que l'on fait parfois appartenir au groupe des « physiocrates », avaient un véritable espoir de voir les conditions de tous s'améliorer par le travail et les bonnes pratiques et peut-être aussi – pourquoi pas ? - avec une meilleure répartition des richesses par une rémunération plus juste du travail.

Travaux des champs vers 1900 (cartes postales de la collection Munoche visible sur internet) :





Nous profitons ici pour faire un petit aparté concernant la distinction Nontronnais –Ribéracois évoquée en introduction. Le marquis de Fayolle l'exprime en ces termes : *«En tirant sur la carte une ligne qui, partant de Marton, limite septentrionale du département, et passant par Nontron, Thiviers, Savignac, Thenon, irait aboutir à Sarlat, on aurait, à quelques exceptions près, le point de démarcation entre les pays où le granit domine et ceux qui, moins élevés, ont les rochers composés de matières calcaires. »*

Sur la partie orientale (Nontronnais) : *«Elle est la plus aride et la moins productive. On a parlé de quelques exceptions ; elles existent vraiment... Les plaines de la Vézère jusqu'à Terrasson, celles de l'Ille, de la Loue, de la Haute-Vézère et même de la Dronne, qui se trouvent à l'est de cette ligne, sont néanmoins très riches en terre végétale et donnent d'abondantes moissons. C'est dans cette région froide et montagneuse que l'Ille, La Dronne, La Loue, Le Bandiat et une multitude de ruisseaux prennent leur source....Le seigle, l'avoine, le balliarge, le sarrasin et le châtaignier sont les seules productions ; le froment ne se montre que dans les vallées, et le peu de vignes qu'on cultive produit un vin de la plus mauvaise qualité qui n'aurait aucune valeur s'il n'était rapproché des cantons qui en manquent totalement.... Ce pays est riche en mines.»*

Sur la partie occidentale (Ribéracois) : *«Le maïs et la vigne qui redoutent moins les froids tardifs du printemps et les gelées d'automne, croissent et prospèrent. Le propriétaire enfin peut cultiver avec*

fruit tous les végétaux des pays situés au centre de la République.... Cette espèce de terre est assez fertile, elle donne de bon froment et, lorsque, au printemps, les pluies sont fréquentes, on a l'espoir d'une abondante moisson en froment et maïs, car on ne cultive dans cette partie ni le seigle, ni l'avoine, ni le baillarge. La pente et la hauteur des coteaux qui diminuent d'une manière très sensible, permettent au propriétaire de s'adonner à la culture de la vigne, qui ne dure pas très longtemps mais qui produit un bon vin et généreux. C'est dans cet arrondissement qu'existent les meilleurs crus. »

Nous précisons que l'essentiel de nos recherches ayant été effectuées sur le Nontronnais, c'est certainement cette partie qui sera la plus citée dans la suite de cet exposé. Il conviendrait donc de rééquilibrer les propos en complétant le propos avec des exemples concernant la partie Ribéracoise.

Afin de nous donner un aperçu plus précis de l'économie de la Dordogne autour de 1800, voyons le tableau de l'import- export publié par Delfau relatif à notre département :

304 ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT		TABLEAU	
De l'exportation et de l'importation.			
EXPORTATION.		IMPORTATION.	
Grains.....	800,000 f	Bœufs.....	980,000 f
Châtaignes.....	112,500	Veaux.....	1,020,000
Huile de noix.....	630,000	Sucre et cassonade....	247,500
Vin.....	2,800,000	Café.....	60,000
Eau-de-vie.....	162,000	Poivre.....	45,000
Liqueurs.....	3,000	Petite épicerie.....	4,000
Truffes.....	60,000	Coton en rame ou fil.....	25,000
Genièvre.....	8,000	Drogues p. la peint..	4,500
Papier.....	155,550	Drogues médicinales	15,000
Bois de chauffage...	25 000	Huile d'olive.....	110,000
Faïssonnat.....	19,200	Savon.....	59,000
Charbon.....	10,000	Amidon.....	2,000
Feuillard.....	250,000	Chocolat.....	14,500
Carrasson.....	60,000	Riz.....	4,200
Carrasson.....	35,000	Morue et poiss. salé.	19,000
Planches.....	100,000	Fromages.....	18,000
Bœufs.....	3,800,000	Tabac.....	350,000
Cochons.....	3,115,000	Sel.....	307,500
Moutons et brebis...	35,000	Liq. ^{tes} et vins étrang..	12,000
Laine.....	342,000	Horlogerie, bijoute.	
Cuir.....	127,000	et quincaillerie....	160,000
Suif.....	80,000	Chapeaux.....	240,000
Cire.....	90,000	Toilerie et mouchoirs	500,000
Fer.....	1,635,934	Draperie.....	2,000,000
Pierre de meulière.	70,000	Soirie.....	200,000
Grès.....	10,000	Indienne.....	1,800,000
Minéral de fer.....	54,000	Rouennerie.....	1,500,000
Chaux et poteries...	15,000	Mousseline.....	400,000
Terres à poteries et		Velours, draps de co-	
Raffineries.....	4,000	ton, nanquinette..	500,000
		Dentelle.....	60,000
		Batiste et linon.....	100,000
		Fer-blanc.....	4,000
		Étain et plomb.....	3,500
		Poudre à tirer.....	22,500
		Pelletteries, cuirs, etc.	240,000
		Merrain.....	200,000
		Verreries et faïencer.	85,000
TOTAL.....	14,608,184 f	TOTAL.....	11,312,200 f
BALANCE.			
Les exportations s'élèvent à.....	14,608,184 f		
Les importations à.....	11,312,200		
DIFFÉRENCE AU PROFIT DU DÉPARTEMENT	3,295,984 f		

Ce tableau est des plus intéressants. Premièrement, nous constatons que le bilan global est – selon Delfau - largement excédentaire. Notons qu'à contrario et à la même époque, le marquis de Fayolle

estime que « *L'exportation du département est bien faible en raison des objets importés.* » Nous ne prononçons pas sur ce sujet ; il semble cependant que les produits soient, pour les deux auteurs, les mêmes dans les deux colonnes mais en quantité différentes vraisemblablement.

Côté importation, la plus grande partie est relative à l'achat de tissus de toutes natures. Ceci poussera tout au long du XIX^{ème} siècle, les agronomes à tenter l'acclimatation du ver à soie en Dordogne et notamment en Périgord-Vert afin de pouvoir lancer une production de tissu de qualité, entreprise qui n'a pas été couronnée d'un succès probant.

Ce sont les exportations qui vont le plus nous apprendre sur les activités et les fabrications du Périgord. Elles tournent essentiellement autour des grains, des noix (huile), des châtaignes, des vins, des viandes et animaux, du bois, du charbon, des pierres, du papier et plus étonnant, du fer. La plupart des exportations sont des productions et fabrications que l'on retrouve également dans le Périgord-Vert.

Un autre document est fondamental pour connaître l'état du département de la Dordogne au XIX^{ème} siècle, c'est **l'enquête Brard** (de Cyprien Brard, ingénieur des mines mandaté par le préfet de la Dordogne pour réaliser cette enquête sur l'état de l'agriculture vers 1835). C'était un questionnaire envoyé à toutes les mairies, un grand nombre y a répondu. Cette enquête est accessible sur le site internet des Archives départementales de la Dordogne. Nous en utiliserons quelques citations.

Les tissus :

On constate effectivement que les importations de la Dordogne sont constituées essentiellement en tissus et étoffes en tous genres. En réalité, ce sont des achats de linge et de toile fine de qualité. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'aucune fabrication n'était réalisée sur le territoire dans ce domaine, c'est même dans une certaine mesure exactement le contraire. Pratiquement chaque ferme avait sa chènevière comme le précise le marquis de Fayolle : « *Chaque métayer cultive une petite chènevière auprès de sa maison ; il en retire assez de chanvre pour faire la grosse toile qui lui est nécessaire.* » Cet état de fait va durer jusqu'aux années 1900 environ. La mémoire des anciens garde des traces assez vivaces et claires de cette activité même si les anciens d'aujourd'hui ne l'ont pas connue eux-mêmes. On cultivait parfois le lin et on utilisait également la laine des moutons. La fabrication des tissus à l'usage interne des ménages va nourrir un grand nombre de tisserands dans le Périgord-Vert qu'ils aient un atelier fixe ou qu'ils soient itinérants allant de maison à maison avec leur métier pour tisser la fibre que les fermiers ont préalablement préparée pendant l'hiver. Une des questions de l'enquête Brard concernait d'ailleurs cette activité : « *Fait-on de la toile, du droguet ou d'autre étoffe de ménage ? Combien de métiers battants ?* » Le maire de Saint-Pardoux-La-Rivière répond ainsi : « *Beaucoup, il y a une vingtaine de métiers battants* ». Le maire de Jumilhac-Le-Grand répond également : « *La seule étoffe de ménage que l'on fasse dans la commune consiste en une quantité considérable de toile et un peu de droguet ; environ cinquante métiers sont ordinairement en activité.* » Le droguet était une étoffe composée à moitié de fil de chanvre et de laine. Toutes les communes comportaient ici un grand nombre de métiers à tisser. La commune de Varaignes garde en mémoire ce passé-là avec son musée et marché des tisserands. On compte également en Périgord-Vert la mémoire de quelques moulins à foulons.

On relève l'existence de filatures, notamment à Brantôme ou à Mialet, qui traitaient la laine. On fabriquait des matelas. Le Périgord-Vert fut également un grand fabricant d'articles chaussants (charentaises notamment). Il y avait aussi des teinturiers. [D'après Madeleine Thibaud dans une communication au GRHIN le 2 juin 1977 traitant des métiers de Nontron au XIX^{ème} siècle (Archives du GRHIN n° 6) : « *les teinturiers, nombreux le long du Bandiat, [étaient] établis en amont du vieux pont et en aval dans le quartier de Magnac à Masviconteau. Les maisons basses (il en existe encore*

faubourg Magnac) ouvraient sur la rivière les écluses des soupiraux par où s'échappait l'eau qui servait aux lavages. Des cuves en métal et des 'bujadiers' en brique étaient installés à proximité. Les étoffes étaient teintées en général en une couleur uniforme, bure ou grise, les laines fines étaient colorées en vert pâle, bleu cru, gris perle. » On compte également un grand nombre de tailleurs.

Les animaux :

Le commerce s'établissait essentiellement autour des marchés qui étaient à l'époque extrêmement vivants, voyons comment le maire de Piégut-Pluviers a décrit dans l'enquête Brard les marchés qui se déroulaient tout au long de l'année dans sa commune : « *C'est à Piégut, village de la commune que se fait tout le commerce du pays pour les cochons de toutes les tailles. Ce marché se trouvant sur la limite de trois départements (Charente, Dordogne, Haute-Vienne) attire tous les mercredis grand concours de monde et cochons, vaches, veaux de lait, brebis, volaille, gibier. Tout s'y trouve en abondance. [...]* ». Le marquis de Fayolle précise : « *En général, toutes les productions animales du département sont excellentes et ont un goût et une saveur qui manque aux pays de plaines. »*

Cette enquête permet également de connaître le nombre approximatif (déclarés par les maires) des animaux présents sur les communes. Prenons en exemple 2 communes.

- Saint-Saud-Lacoussière :
 - Chevaux : 50
 - Anes : 30
 - Mulets : 30
 - Boeufs: 500
 - Vaches: 1200
 - Moutons: 20000
 - Cochons: 3000
 - Chèvres : 200

- Jumilhac-Le-Grand :
 - Chevaux : 80
 - Anes : 60
 - Mulets : 90
 - Boeufs: 532
 - Vaches: 664
 - Moutons: 6482
 - Cochons: 1540
 - Chèvres : 250

On peut être étonné par ce nombre d'animaux relativement important. Le marquis de Fayolle et Eugène Le Roy s'accordent pourtant à dire que les cultivateurs ne mangeaient presque jamais de viande. La mémoire populaire confirme ce fait. On peut légitimement se demander comment cela est possible face à une telle profusion d'animaux. Vraisemblablement donc tout était destiné à la vente... Il faudra au moins attendre un siècle pour que la consommation de viande se généralise.



Carte postale du marché de Thiviers dans les années 1900 environ qui nous permet de nous donner une image du nombre d'animaux présents sur ces foires

Notons que les animaux étaient (et sont encore) essentiels pour créer les fumiers qui étaient souvent les seuls amendements utilisés pour les terres. Une des préoccupations majeures du XIX^{ème} siècle a donc été de mettre en place des fumiers et composts de qualité pour améliorer le rendement des sols qui étaient considérés comme relativement pauvres.

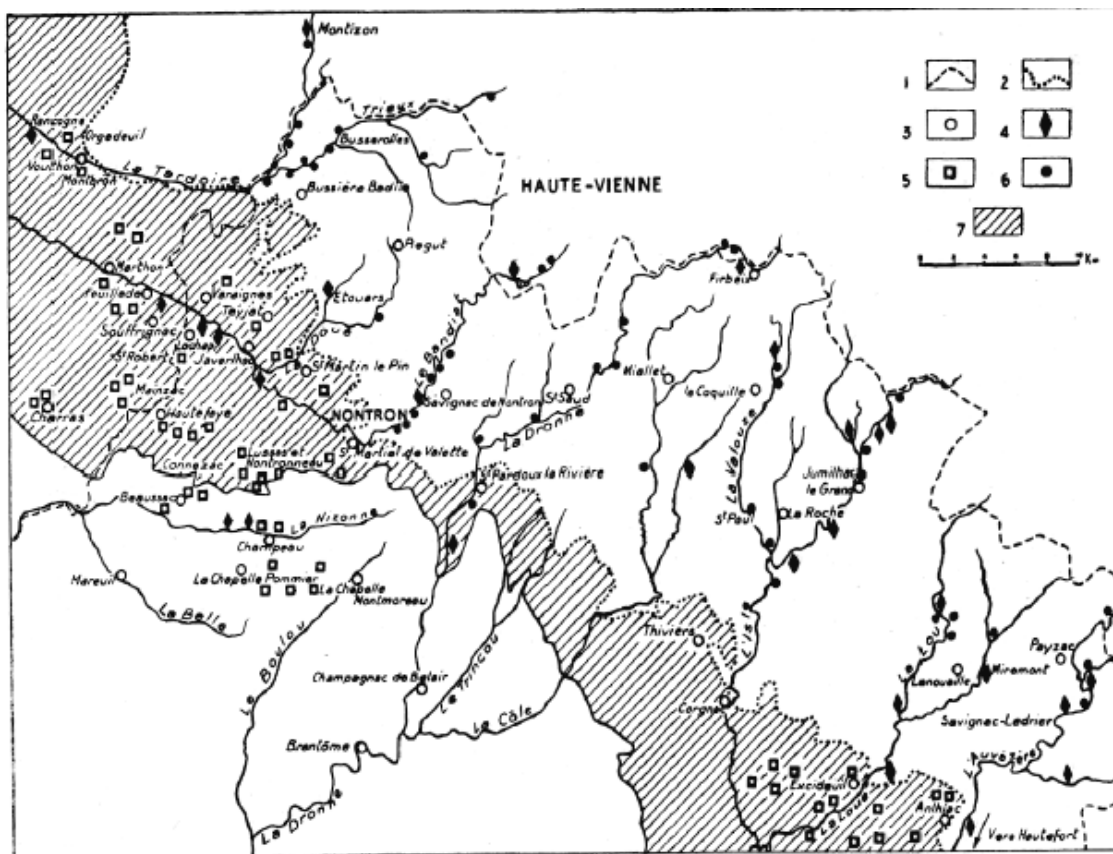
Concernant les animaux de basse-cour, Le marquis de Fayolle nous indique qu' « *on élève des volailles pour la consommation intérieure ; il s'en exporte une petite quantité à Bordeaux. Les poules, les canards, les oies et les dindons sont les espèces les plus communes ; on y voit aussi quelques paons et pintades.... En général, la volaille ainsi que le gibier sont d'un goût et d'une excellente qualité dans ce département. Il se trouve encore quelques pigeons qui se sont sauvés de la proscription.* » Il y avait donc dans une certaine mesure aussi un commerce de gibier parfois issu du « braconnage » comme le signale Eugène Le Roy : « *Avec ce mauvais fusil simple à long canon, dont la crosse a été raccommodée par le maréchal au moyen d'une bande de fer, il ne manque guère son coup. Le soir, il revient tard, qu'on ne le voie, avec son gibier sous sa veste ou dans son faix de bruyère. Celui-ci, c'est l'homme prudent, positif, qui vise avec le lièvre une pièce de cent sous qui lui servira bien.* »

A côté du commerce d'animaux vivants, il y avait toute une activité annexe autour de la viande mais surtout des cuirs et de la laine. La plus importante de toutes était certainement celle des tanneries qui traitaient le cuir comme à Nontron ou à Saint-Pardoux-La-Rivière (bourg dans lequel il subsiste encore une tannerie). Les tanneries de Nontron étaient très réputées dans leur qualité grâce dit-on à la pureté des eaux cristallines du Bandiat. Il semble que les 12 tanneries de Nontron se soient arrêtées à la suite du traité de libre-échange entre la France et l'Angleterre vers 1860.

L'industrie du fer : Le Périgord-Vert, dans sa partie nontronnaise, fût jusque dans les années 1860, une des régions françaises les plus productrices en fer.

Le marquis de Fayolle présente ainsi la situation : « Ce département possède des mines de fer si abondantes qu'elles alimentent 49 forges et fournissent encore une grande quantité de minerai aux départements de la Charente, la Haute-Vienne et la Corrèze. L'arrondissement de Nontron est celui qui contient le plus de mines de fer. [...] Il y a dans cet arrondissement des communes entières où le minerai se montre de toute part. Une, entre autres, la commune de Hautefaye, est la plus riche de toutes, elle pourrait à elle seule alimenter les forges de ce pays. »

Depuis de très nombreuses études ont été réalisées sur le sujet notamment le livre de René Pijassou **L'Ancienne Industrie du fer dans le Périgord septentrional** accessible sur internet. Voyons son introduction : « Le Périgord septentrional ou Nontronnaise a connu, au XVIIIe siècle surtout, mais aussi au XIXe siècle et encore au début du XXe, une grande activité industrielle. Dans les vallées de la Tardoire, du Bandiat, de la Dronne, de la Nizonne, de la Côte, de la Valouse, de l'Isle supérieure et de l'Auvézère, près des déversoirs d'étangs naturels ou artificiels, une cinquantaine d'établissements industriels faisaient la fonte au bois, affinaient le fer ou se spécialisaient dans la « poélerie ». Avec ses trente hauts fourneaux, ses soixante feux d'affinage, le Périgord septentrional possédait au XVIIIe siècle plus des trois quarts des usines du Périgord tout entier ; groupant le vingtième des usines à fer françaises, il était la sixième région sidérurgique de France en 1789. »



FORGES ET GITES MINÉRAUX DU PÉRIGORD SEPTENTRIONAL

1. Limites du département de la Dordogne. — 2. Limites du massif ancien.
- 3. Chef-lieu de commune. — 4. Haut-fourneau. — 5. Lieux d'extraction du minerai de fer. — 6. Forge à battre ou affinerie. — 7. Affleurements des calcaires jurassiques : horizons ferrifères. — La Chap. : La Chapelle-Saint-Robert.

Carte d'après René Pijassou.

En fait, pour cette industrie, le Nontronnais avait toutes les qualités requises : la présence du minerai de fer en grande quantité, facilement accessible et de bonne qualité, le bois pour le charbon et l'eau à profusion encaissée dans des vallées (donc facilement utilisable) pour mouvoir les soufflets ou les marteaux –pilons des forges. Le chiffre que l'on trouve assez couramment est d'une centaine de sites actifs (petits et gros) au même moment. Les couteaux de Nontron sont issus de l'activité des forges dans la région.

Certaines forges comme celle de Mavaleix à Chalais comptent une cinquantaine d'ouvriers. Le maire de Jumilhac-Le-Grand décrit ainsi la situation dans sa commune : « *La commune possède trois forges à haut fourneaux et deux forges à battre. L'un des premiers de ces établissements fabriquent aussi de bonne poterie en fonte. La totalité des ouvriers employés dans les cinq usines, charbonniers et voituriers compris, est de trois à quatre cents, mais un grand nombre d'entre eux est étranger à la commune.* » La remarque du maire est importante : l'activité des forges demande une grande main d'œuvre (souvent peu qualifiée, on en reparlera) qui va d'ailleurs commencer à manquer vers 1850. Beaucoup d'agriculteurs ayant une très petite propriété travaillaient l'hiver pour les forges.

On notera l'existence du métier noble de « Maître de forge », fonction de haute renommée ; on remarque souvent à côté des anciens sites des forges de vastes demeures bourgeoises, ce sont généralement leurs maisons. Le château de Mavaleix serait la demeure du maître de forge du lieu.



Il en est de même à Savignac-Lédrier où le maître de forge habitait le château qui domine la forge.

L'industrie du fer en Périgord va s'éteindre après 1860 avec le traité de libre-échange entre la France et l'Angleterre, après lequel les fers anglais, bien moins chers car fabriqués selon d'autres techniques vont inonder le marché. Seule, la forge de Savignac-Lédrier continuera jusqu'en 1930. Notons que des fouilles ont montré que le fer a été fabriqué dans notre région sans discontinuer depuis l'âge du fer jusqu'à 1930. Il n'y a donc que depuis 90 ans qu'on ne fabrique plus de fer en Périgord-Vert après des milliers d'années de fabrication incessante !!!

On notera à Etouars l'espace **Fer et Forges** qui rappelle ce passé glorieux de notre territoire.

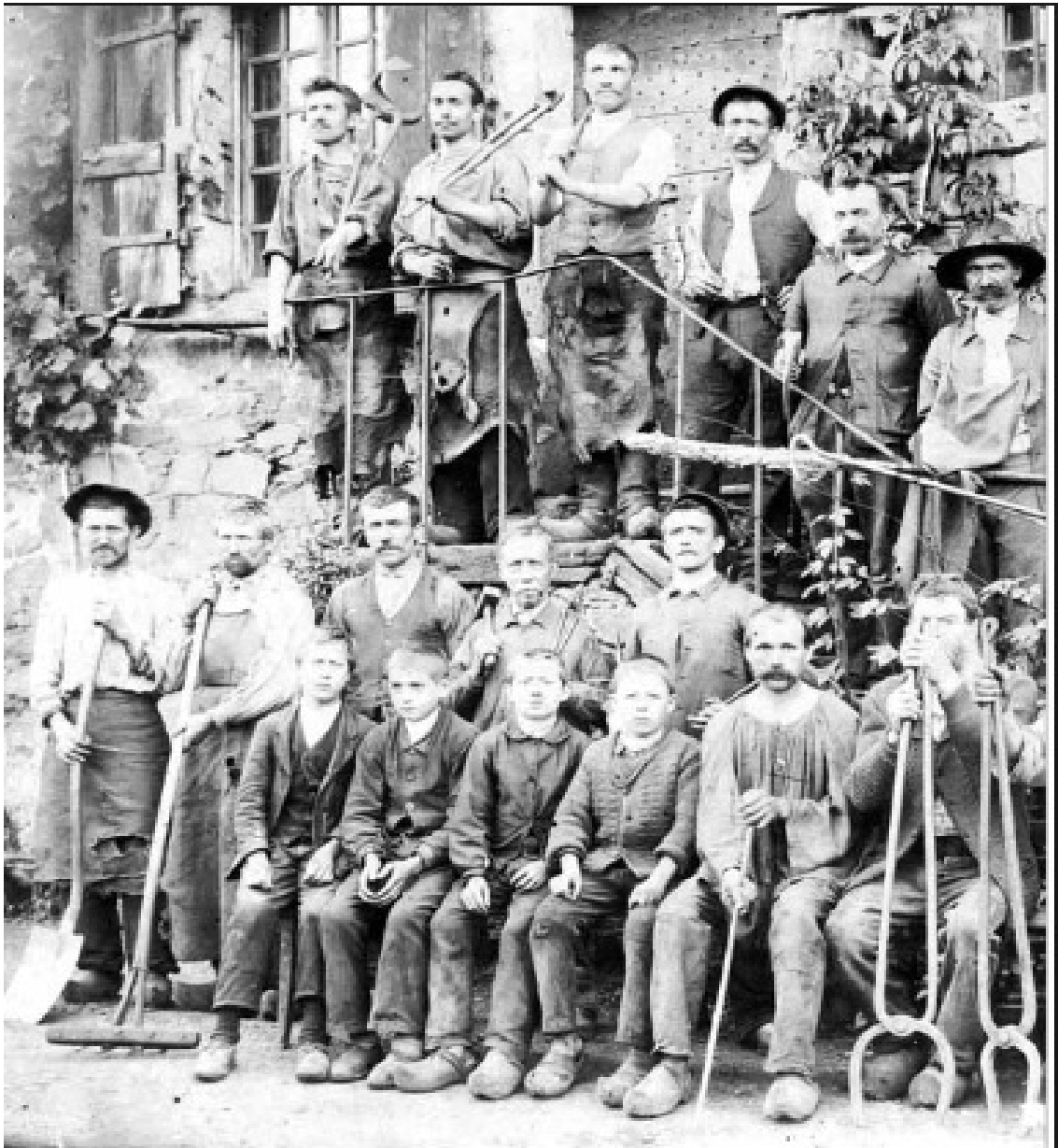


Photo prise dans les années 1900 aux forges de Savignac-Lédrier, on constate la présence d'un grand nombre d'enfants. On imagine bien que la condition des travailleurs était bien différente de celle du maître de forge.

On trouvait également en Périgord-Vert un grand nombre de sites d'extraction de minerais et de roches :

- Manganèse à Saint-Martin-de-Fressengeas et Milhac-de-Nontron.
- Pierres meulières dans le Nontronnais
- Plomb à Nontron et Saint-Pardoux-La-Rivière ;
- Terres blanches à Milhac-de-Nontron
- Or dans le Jumilhacois après 1900 ;
- Mines de fer à Excideuil.

On relève par ailleurs l'existence d'un grand nombre de tuileries de toutes tailles utilisant l'argile locale pour faire des tuiles ou des briques. On cite parfois quelques établissements faisant des poteries.

Il faut également signaler les faïenceries, notamment celles de Thiviers qui produisirent des objets d'une très grande qualité de 1755 à 1929.



Un exemple d'extraction de roches peut laisser extrêmement songeur et désespéré. C'est l'exploitation des deux roches de Saint-Paul-La-Roche - l'une dite blanche et l'autre dite noire. Celles-ci ont toutes les deux totalement disparu suite à leur exploitation. Pourtant, aux alentours de 1880, Henri Ribault de Laugardière et le Chanoine Brugière, tous deux célèbres historiens, tombèrent d'accord sur les dangers que courraient ces deux roches. Le Chanoine Brugière écrit : « *Il est à craindre que l'industrie ne fasse disparaître ces deux monuments, les deux plus grandes curiosités de la contrée.* » Il est évident que si Saint-Paul-La-Roche avait conservé ces roches exceptionnelles, il serait aujourd'hui une destination touristique des plus courues.



*La Roche-Blanche et la Roche-Noire (photos tirées de « **Le canton de Jumilhac-le-Grand** » par Jean-Pierre Rudeaux)*

La Roche-Blanche était composée d'un quartz extrêmement pur qui fut en réalité majoritairement gaspillé pour des applications qui auraient pu se contenter de matière beaucoup moins noble. La Roche-Noire était composée de serpentine. Voici comment le chanoine Brugière la décrit vers 1880 : « *Peu élevée du côté du nord, elle l'est beaucoup au midi où elle domine la vallée dont le paysage à cet endroit est des plus pittoresques.... On extrait de la Roche-Noire des blocs qui travaillés sont plus beaux et plus précieux que le marbre.* » Après quelques millions d'années d'existence, il n'a fallu que quelques décennies d'exploitation abusive, de gaspillage et disons le mot de cupidité, pour faire disparaître à jamais ces deux trésors géologiques. Fin de l'exploitation de la Roche-Blanche dans les

années 1990, fin d'exploitation de la Roche-Noire dans les années 1970 (voir *La Pyramide de Cristal de Saint-Paul-La-Roche* d'Alain Bernard et Jean-François Tronel).

Le bois :

Deux arbres étaient essentiels en Périgord-Vert : le châtaigner et le noyer. Les châtaignes nourrissaient les gens une grande partie de l'année (au moins l'hiver). Cela était encore vrai il y a moins d'un siècle. Du bois de châtaignier, on faisait à peu près tout : du feu pour le chauffage, du charbon pour les forges, de la vannerie notamment des paniers très réputés, des « carassons » ou échelas pour les vignes, des planches... Dans les bois de châtaigniers, les « feuillardiers » abrités dans leurs « loges » confectionnaient des « feuillards » destinés au cerclage des barriques. Dans le début du XXème siècle, on faisait également ce que l'on appelait du « bois pelé » avec plusieurs destinations notamment pour les papeteries. Des trains entiers chargés de ce bois partaient de la gare de La Coquille. Les noix étaient toutes aussi essentielles pour les anciens Périgourdiens. C'était sous la forme d'huile qu'elles étaient le plus consommées, c'était souvent la seule matière grasse qui était utilisée en cuisine, notamment dans la soupe. On utilisait également l'huile de seconde pressée ou de moins bonne qualité pour s'éclairer dans le « chalei » (lampe à huile). Le bois de noyer était utilisé à l'époque et est encore utilisé pour faire des meubles et bien entendu pour faire les sabots.

Nous citons à nouveau l'enquête Brard et le maire de Piégut-Pluviers concernant les marchés qui se déroulaient tout au long de l'année dans sa commune : « *Il se fait à Piégut un commerce considérable de sabots mais en général ce sont les communes voisines qui viennent y vendre, ils sont en noyer. [...] Il se vend aussi à Piégut tous les mois de septembre une grande quantité de paniers qui sont faits par les pâtres, ils sont en jeune châtaignier refendus en minces lanières ou clisses.* » Notons que par la suite Piégut a été un marché très important pour les châtaignes. Thiviers a eu d'importants marchés aux noix.



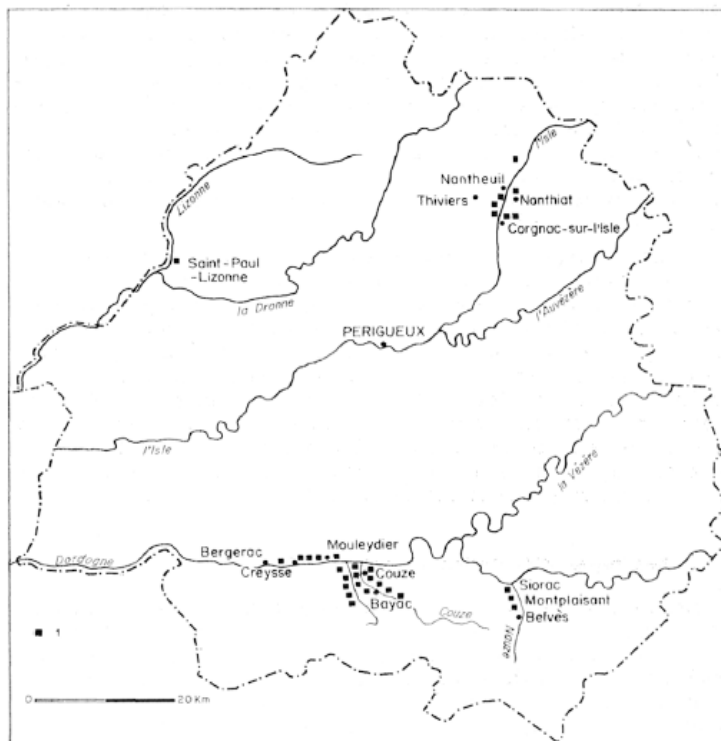
Il est de coutume de dire que tout au long des années 1800, la forêt périgourdine était extrêmement réduite car son exploitation était importante voire non durable. En fait, la situation était maîtrisée,

on faisait généralement des coupes dans les taillis de châtaigniers tous les 10-12 ans. Les propriétaires forestiers se sont énormément inquiétés au contraire lorsque les forges ont cessé leur activité car cela faisait un grand débouché pour les bois sous forme de charbon. On voit encore, au cœur des vallées abruptes dans lesquelles se situent généralement les forêts du Nontronnais, des plateformes révélant l'existence d'anciennes charbonnières. Ces mêmes forêts sont généralement aujourd'hui absolument inexploitées. Mais tous les bois n'étaient pas coupés entre 10 et 12 ans, on trouvait aussi des hautes futaies de chênes et de hêtres pour les bois de charpente notamment. L'activité de coupe et de débitage se faisait généralement sur place par les scieurs de long. On trouvait également quelques scieries dont les équipements étaient mus par des roues sur des cours d'eau.

Le bois a également été très utile pour les fours à chaux. Ces derniers ne nécessitaient pas de charbon mais de simples rondins car la température à atteindre dans un four à chaux pour calciner le calcaire est inférieure à la température à atteindre dans un four à métal pour fondre le minerai. On a vu au XIXème siècle la construction de nombreux fours dont la chaux servait à la construction mais également et surtout à l'amendement des terres. Cet amendement a permis une très forte progression de la qualité des terrains et des rendements notamment dans le Nontronnais.

On relève également des fabrications massives de balais faits avec le bout des branches très ramifiées des bouleaux. Ces balais servaient notamment pour le nettoyage des rues dans les villes. Cette production a duré jusqu'au milieu du XXème siècle.

On pourrait ajouter ici une activité « industrielle » qui fut très présente dans le Périgord-Vert, c'est celle des **papeteries**. Elles furent nombreuses notamment autour de Thiviers où elles demeurent encore avec l'entreprise des Papeteries de Guyenne.



Papeteries en activité en 1789.

Carte d'après Michel Genty dans *Les papeteries de l'Aquitaine du Nord-Est*. In: *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 41, fascicule 3-4, 1970. pp. 277-302; accessible sur internet

On remarque donc une concentration importante de papeteries sur notre secteur. Les eaux cristallines (et sans calcaire) de la rivière Isle était (est ?) d'une pureté remarquable tout à fait adaptée à cette industrie. A l'origine, les papetiers utilisaient du chiffon déchiqueté pour faire du papier. Ensuite, Les papeteries utilisèrent également la ressource en bois de châtaignier. On peut visiter la papeterie de Vaux près de Payzac qui est aujourd'hui un musée et qui est restée dans l'état où elle était lors de son arrêt en 1965. Cette papeterie utilisait la paille de seigle pour faire un papier étanche utile en alimentation notamment dans les boucheries. Là-aussi la ressource en paille de seigle était locale.

Concernant les arbres fruitiers, il n'en est fait et c'est curieux assez peu référence dans les documents historiques consultés ; le marquis de Fayolle y fait un peu référence. Pourtant, on sait que le pommier a été très présent et les pommes très utilisées notamment pour produire du cidre au moins à la fin du XIXème et début du XXème siècles. On voit encore des rangées de vieux pommiers qui, aujourd'hui, ne produisent plus beaucoup. Beaucoup de moulins avaient tous les équipements nécessaires pour faire de la farine, de l'huile de noix (ou de colza) et du jus de pomme.

Une activité qui est liée de fait aux forêts est la cueillette des champignons, notamment des cèpes, qui perdure encore aujourd'hui et qui a souvent été, dans la vente de ceux-ci, une aide précieuse dans l'économie des ménages. On n'oubliera pas la truffe liée à son arbre et qui fait la renommée du Périgord.

On comprend donc que le bois était essentiel dans l'économie du Périgord-Vert. Il était un élément fondamental de la production d'énergie quand son exploitation raisonnée et son entretien ouvraient la perspective d'un grand nombre de métiers, de revenus et d'une nourriture souvent abondante.

Le vin :

Contrairement à ce que l'on peut imaginer, le Périgord-Vert fut une région où l'on produisit beaucoup de vin dans le XIXème siècle et au début du XXème. On voit d'ailleurs encore quelques vignes éparses, vestiges d'un temps où pratiquement chaque ferme avait sa petite plantation et production. Guillaume Delfau et le marquis de Fayolle sont unanimes sur l'importance des vignobles. Delfau dit : « *On aurait d'autant plus de tort d'abandonner la vigne, que presque partout, et dans ce pays plus qu'ailleurs, le terrain qu'elle occupe est le plus souvent impropre à toute autre production. Gardons-nous donc d'arracher la vigne mais améliorons sa culture, afin d'en obtenir le riche produit que cette plante généreuse ne refuse jamais à celui qui sait lui donner les soins convenables* ». Fayolle insiste : « *Malgré tout ce que l'on vient de dire sur la mauvaise culture et la manipulation des vins, cette partie de l'agriculture est encore très précieuse pour ce pays.... Dans la Dordogne, on ne plante en vigne que les terrains qui, sans ce végétal, resteraient incultes ou couverts de bruyères.* » Il précise également : « *On trouve quelques cantons tels que Selles, Brassac, Gouts, Rossignol, dans l'arrondissement de Ribérac, et dans celui de Périgueux, les environs de Brantôme, dont les vins, malgré leur mauvaise manipulation, sont d'une qualité supérieure à celles des autres districts et trouvent un débit assuré dans le ci-devant Limousin.... Excideuil, Thiviers et Nontron, voisins et frontières des départements de la Corrèze et de la Haute-Vienne, débitent leurs vins dans ces deux endroits. Leur très médiocre qualité n'en empêche pas la vente : la proximité des pays dépourvus de vignes, la facilité d'un transport rapproché suppléent et forment un équivalent à la bonté qui leur manque.* »

Fayolle fait remarquer la qualité supérieure des vins de Brantôme en 1800, le célèbre docteur Guyot qui a laissé son nom à une manière de tailler les vignes encore pratiquée aujourd'hui, fait exactement la même remarque en 1864. Le ministre de l'agriculture de l'époque lui avait demandé de faire le tour des départements viticoles de France pour faire un état des lieux. Voici ce qu'écrivit le

docteur Guyot dans son compte-rendu publié dans les **Annales Agricoles et Littéraires de la Dordogne** de 1864 : « *Mais ce qui m'a le plus frappé à Brantôme, dans notre banquet de dégustation, c'est l'existence d'un véritable crû, offrant des vins suivis chez tous les propriétaires et se soutenant avec le même caractère d'agrément, de moelleux, de générosité et de corps, d'année en année. Les vins de Brantôme sont des vins distingués : ils forment avec ceux de Domme, mais surtout avec les Bergerac la tête des vins de la Dordogne ; Saint-Cyprien, Sorges, Saint-Astier, Puy-Ferrat, Trélissac, Goûts-Rossignol offrent aussi de bons vins. La Dordogne peut donner de bons vins de consommation choisie, presque partout.* »

Concernant les eaux de vie, Fayolle indique : « *Il se fait un peu d'eau de vie. L'arrondissement de Ribérac expédie à lui-seul les deux tiers de celle qu'on distille. On les envoie à Angoulême et Bordeaux. Cette branche de l'activité n'est pas assez suivie ; elle pourrait devenir florissante et procurer un grand avantage au département.* » Sur la qualité des quelques barriques d'eaux de vie de la Dordogne (et donc essentiellement du Ribéracois) envoyées à Bordeaux, Cyprien Brard dans les commentaires à son enquête est clair en disant qu' « *elles se trouvent en concurrence avec les eaux de vie de l'Armagnac qui ne sont point aussi bonnes que celles de la Dordogne mais qui s'y livrent à meilleur marché.* » Jusque dans les années 1990-2000, la pratique de la fabrication des eaux de vie s'étant généralisée, beaucoup de bouilleurs de cru faisaient encore distiller leur eaux de vie (pour leur propre consommation) auprès des ateliers de distillation ambulants. Ces eaux de vie agrémentaient certains plats, pâtés ou desserts et permettaient de fabriquer de délicieuses liqueurs et pineaux. Sa pratique se perd avec la perte des droits à distiller.

L'Eau :

Voici un élément essentiel à la vie qui ne manque pas en Périgord-Vert, tant ce territoire porte en lui –surtout dans sa partie Nontronnaise – la saignée des profondes vallées qu'elle a creusées. Depuis quelques millénaires déjà, l'eau a été domptée pour utiliser sa force. C'est tout un patrimoine de barrages et d'écluses qui a été dressé, ce sont des kilomètres de biefs qui ont été tracés afin d'acheminer l'eau aux roues. Le Périgord-Vert n'a pas été en reste car dans le XIX^{ème} siècle, c'était plus d'un millier de roues qui tournaient au gré des courants. Une remarque intéressante : les roues étaient plutôt à l'horizontale dans les pays d'oïl et à la verticale dans les pays d'oc ! Sur les petits cours d'eau, les roues étaient souvent installées derrière la chute d'un étang qui servait de réserve. Elles faisaient tourner et actionnaient les mécanismes des forges, des tanneries, des papeteries, des filatures, des scieries et bien-sûr des moulins. Innombrables moulins à farine (certains eurent par la suite tous les équipements des minoteries), à huile de noix ou de colza, à foulons pour les étoffes, à cidre.... . Le cœur de l'industrie périgourdine battait au rythme des palles poussées par l'eau. Au début des années 1900, des moulins furent aménagés en usine à électricité comme à Valeuil ou des usines électriques furent construites de toutes pièces comme à Saint-Pardoux-La-Rivière. On équipa également un grand nombre de moulins de génératrices afin de produire de l'électricité au moins pour le moulin et la maison du meunier. Des turbines à eaux dont le rendement était bien plus important que les roues vinrent les remplacer ou les suppléer par endroits. La plupart des moulins cessèrent leur activité avant la seconde guerre mondiale. Il faut dire que beaucoup n'étaient guère accessibles tant ils se trouvaient dans des vallées encaissées ; seuls des sentiers muletiers permettaient de les atteindre. Il reste aujourd'hui quelques moulins pour l'huile de noix et quelques minoteries industrielles comme à Saint-Saud-Lacoussière et à Busseroles. Beaucoup de sites ont cependant conservé l'ensemble de leur mécanisme malgré leur inactivité depuis des décennies.



Une des roues de la forge de Savignac-Lédrier

Malgré toute cette activité, les eaux n'en étaient pas moins très pures et très poissonneuses, écoutons ce qu'en disait Guillaume Delfau : « *Le Trieux reçoit vers sa source la surabondance des eaux d'un grand nombre d'étangs, il fait mouvoir dix moulins... Le Bandiat qui coule plus au centre, a aussi sa source dans le département de la Haute-Vienne, tout près de celle du Trieux. Ce ruisseau a des eaux très-abondantes, il arrose de superbes prairies, et donne le mouvement à sept forges à battre, à quatre fonderies, et à vingt-sept moulins à blé... La Lisonne met en activité trois fonderies et dix-sept moulins dans l'arrondissement de Nontron. Cette petite rivière mérite d'être citée pour l'excellence de son poisson.... La Loue fournit d'excellent poisson, on estime surtout ses truites.* » Il est à remarquer et les avis concordent dans ce domaine que l'activité autour des cours d'eau telle qu'elle était pratiquée jusque dans les années 1950 ne nuisait absolument pas à la qualité et au nombre des poissons. La mémoire populaire garde le souvenir du fait qu'à la sortie des tanneries de Chamont à Saint-Pardoux-La-Rivière, la Dronne était garnie de goujons que les enfants du village pêchaient. « *Assis sur le pont qui enjambe la rivière, les enfants étaient de tous âges du plus grand au plus petit et avec leurs cannes à pêche, on aurait dit des notes de musique.* » C'est que les goujons se nourrissaient de la chair qui était décollée des peaux nettoyées par les ouvriers à même la rivière. Souvent également dans les moulins, du son, des pommes pressées, des noix tombaient dans l'eau ce qui nourrissait des colonies de larves, qui bientôt allaient nourrir elles-mêmes les poissons. Dans l'ensemble, les rivières, ruisseaux et rigoles étaient entretenus, et même s'il y avait de la pêche ou un authentique braconnage, les poissons et écrevisses étaient en nombre.

Il ne faut pas oublier les étangs car à l'époque le poisson qui les peuplait était consommé. Écoutons le marquis de Fayolle : « *On compte environ 90 étangs dans toute l'étendue du département. Ils occupent une surface de 400 hectares dans la Double, arrondissement de Ribérac et 600 hectares dans celui de Nontron. Ils sont très poissonneux : la carpe, le brochet, la tanche et l'anguille peuplent ces étangs. Plusieurs servent à différentes usines telles que forges et moulins ; ils sont en outre, favorables à l'agriculture en ce qu'ils arrosent les prairies situées au-dessous de ces amas d'eau.* » N'oublions pas de citer le nombre considérable de mares que l'on appelle ici les « serves » qui étaient présentes sur le territoire et leur utilité dans la ferme pour l'arrosage, la réserve d'eau

qu'elles constituaient et les quelques poissons qu'elles contenaient. On notera également l'existence des lavoirs.

Rappelons aussi l'ésotérisme qui entoure l'eau sur notre territoire depuis des milliers d'années. C'est la croyance aux bonnes fontaines. On prétend (preuves à l'appui car les cas de guérisons sont nombreux) que quelques fontaines ont des pouvoirs guérisseurs. On trouve à Saint-Saud-Lacoussière, la fontaine aux engelures, celle aux rhumatismes, celle de la goutte. On trouve à Saint-Front-La-Rivière, la fontaine de la peur et à Saint-Jean-de-Côle, la fontaine de l'Amour. La croix de la fontaine Saint-Blaise à Milhac-de-Nontron est recouverte de vêtements (ex-voto) et de chaînes de d'animaux (car elle est réputée préserver les animaux des maladies). Ce ne sont là que quelques exemples car les fontaines guérisseuses ou protectrices sont extrêmement nombreuses. Beaucoup d'entre elles sont encore visitées aujourd'hui pour leurs supposés pouvoirs.

Au terme de cet inventaire sur l'eau, on ne peut que regretter qu'elle soit si maltraitée aujourd'hui, si gaspillée, si polluée, en un seul mot si peu respectée. On peut ne pas croire aux fontaines miraculeuses mais au moins donnaient-elles à l'eau sa vraie place dans la nature et posaient-elles son caractère fondamental à la vie. L'eau est le miracle de la nature sans laquelle rien n'est envisageable. Les anciens le savaient bien si l'on en juge par les ouvrages d'irrigation parfois très longs qu'ils avaient creusés. Il n'y a guère plus de poisson dans les rivières, presque plus aucune de nos chères écrevisses à pattes blanches. L'eau n'est plus turbinée, on oblige le démontage des barrages et écluses en se trompant de cible en invoquant de fausses raisons « écologiques ». Au contraire de ce que l'on pense, c'est quand une activité humaine non polluante existe près d'une rivière que la rivière vit le plus car elle profite de ce que fait l'homme. Le rapport homme-rivière est une symbiose et une synergie gagnant-gagnant. On remplace l'énergie propre, durable et poétique (car l'image du moulin est poétique) que l'eau produit depuis des millénaires par une énergie mille fois plus polluante et non-durable.

En guise de conclusion :

Nous avons cherché à montrer l'incroyable diversité des productions et des métiers – et nous ne les avons pas tous cités - dans notre petite région au cours des deux derniers siècles. Dans le XIX^{ème} siècle, on comptait en nombre les moulins, les forges, les papeteries, les tanneries, les tuileries ; tous les produits issus de l'agriculture, des forêts ou du sol étaient traités localement par d'innombrables spécialistes dans leur métier avant - pour une grande partie - d'être exportés hors des zones de production. Malgré le mauvais état des routes et des chemins, on imagine bien tous ces biens transitant (avant le chemin de fer et plus tard les camions) sur des charrois tirés par les animaux. Cette activité de transport de marchandises était elle-même très pourvoyeuse d'emplois. Il faut préciser ici un point important, Le Périgord-Vert, pas plus qu'aucune autre région de France, n'a jamais vécu en autarcie et cela depuis les temps les plus reculés. On suppose des échanges déjà dans le paléolithique. Au XIX^{ème} siècle comme au XVIII^{ème} siècle, les périgourdins devaient obtenir du numéraire au moins pour payer leurs impôts, loyers, dettes et les quelques denrées ou biens qu'ils ne trouvaient pas sur place. Cette nécessité pour tous d'avoir à se procurer de l'argent a toujours encouragé le commerce. Nous avons signalé l'importance et la fréquentation des marchés et foires jadis. Cette obligation a même parfois contraint les plus malheureux à vendre ce qui leur était nécessaire pour se nourrir.

Malgré cette grande activité, la société était à ce point inégalitaire que l'on est bien obligé de décrire le Périgord de cette époque comme miséreux pour beaucoup trop. Comptons sur Eugène Le Roy que nous citons encore pour nous replacer dans le contexte notamment « *des pauvres gens, journaliers, mercenaires* » : « *...Les enfants demandent du pain, et souvent il n'y en a pas à la maison. C'est une situation dont les heureux de ce monde ne conçoivent pas toute l'horreur. Pendant qu'ils regorgent de tout, il y a dans nos campagnes, des mères qui sont obligées de rationner leurs enfants, ou même, chose lamentable de leur faire attendre longtemps le morceau de pain qu'elles n'ont pas... Heureux encore, le père, si, en cette extrémité, quelque usurier du village consent à lui avancer une « quarte » de baillarge qu'il devra rendre en la même quantité de pur froment. Et puis il y a le loyer à payer. Tous grelottent sous de méchantes hardes, sans feu au logis ; mais on ne peut giter dehors. Petit loyer en vérité, mais il faut le prélever sur le maigre salaire des jours de travail très réduits par les dimanches, les fêtes, le mauvais temps ; jours perdus pendant lesquels on mange cependant.* »

On préférerait pourtant, pour décrire la situation, adopter l'attitude résolument plus positive et optimiste que l'abbé Audierne avait en 1843 lorsqu'il écrivait dans les **Annales Agricole et Littéraires de la Dordogne** : « *Depuis notre réunion qui eut lieu l'année dernière, à pareille époque, l'industrie a fait dans le département d'utiles progrès qu'il est essentiel de signaler. Ces progrès démentent les idées de pénuries, de misère, de détresse, que la malignité propage, et auxquelles parfois quelques sinistres viennent donner une apparence de réalité. Jamais, à aucune autre époque, l'industrie, le commerce, l'agriculture, ne furent plus florissants dans le Périgord. On bâtit, on restaure partout ; des établissements surgissent de tous côtés.* » La logique serait là effectivement, le développement profitant à tous mais il faut revenir aux chiffres.

Voyons cette carte représentant le nombre de conscrits illettrés sur la période 1833-1842 (dans *La Dordogne de Cyprien Brard* - Archives départementales de la Dordogne) :



les conscrits illettrés (1833-1842)

On remarquera encore une fois que les conscrits les plus illettrés de Dordogne se trouvent dans la partie nontronnaise mais qui était aussi, nous l'avons montré, la plus industrielle. Il ne faut pas s'y tromper et beaucoup s'accordent à dire, qu'en fait, c'était les industriels eux-mêmes qui entretenaient cet état de fait. En laissant les gens dans la plus grande ignorance et misère, ils profitaient d'une main d'œuvre à bon marché. N'oublions pas également qu'à cette époque la main d'œuvre manquait et que l'on faisait travailler volontiers les enfants. On commence également à se plaindre de l'exode rural à partir de 1850.

Ainsi, si l'on veut donner des espoirs et des pistes pour l'avenir en Périgord-Vert, il faudra bien tenir compte de tous ces enseignements que nous fournit le passé. Aux quelques grandes erreurs près qui ont été commises et sont irrémédiables (comme la destruction totale des roches de Saint-Paul-La - Roche) ou sont encore commises aujourd'hui (comme la destruction des écluses sur les rivières), il faut bien se dire que les capacités du Périgord-Vert sont intactes. L'eau du Nontronnais n'attend que d'être turbinée à nouveau, au moins pour produire de l'électricité ; même si l'on considère les débits plus faibles qu'autrefois, les rendements des machines sont nettement meilleurs. Il semble aberrant par exemple, lors de la construction récente du grand barrage de Miallet - réalisé pour fournir en eau d'irrigation les terres du Ribéracois-, de n'avoir pas prévu un système de turbinage des eaux à la sortie du barrage afin de produire de l'électricité. Le surcoût aurait été infime vu la grandeur de l'ouvrage et rendu l'acceptabilité « écologique » du projet bien plus grande. De plus l'eau émanant du barrage de Miallet, passant par les rivières Côte et Dronne, toutes les turbines et roues le long de ses deux rivières profiteraient utilement de cet apport d'eau pour produire davantage.

Si l'industrie du fer a totalement disparu au moins au niveau de la production, les ressources en minerai sont toujours présentes. Les forêts sont plus que jamais délaissées mais comportent un nombre de mètres cubes de bois exploitables certainement jamais atteint dans le passé, ce qui laisse un gisement immense. Même si l'agriculture semble aujourd'hui très focalisée sur quelques productions phares, elle pourrait très bien se diversifier à nouveau afin de rouvrir des opportunités pour des métiers utilisant ses produits ou en favorisant certains circuits courts et les produits de très haute qualité.

On pourra également mettre à profit l'énergie solaire dont nombre d'installations existent déjà sur le territoire. Au contraire, il semble raisonnable d'exclure des perspectives les éoliennes de grande taille, tellement leur implantation crée la discorde par une opposition ferme dans une société qui n'a pas besoin qu'il en soit ajouté. Même si quelques moulins à vent ont bien existé dans la partie ribéracoise du Périgord-Vert, il n'y en a jamais eu dans la partie nontronnaise où se situent la majorité des projets actuels par manque évident de vent. Par contre des éoliennes de très petites tailles et non impactantes sur le paysage sont déjà présentes et ne posent pas de problème majeur quant à leur présence.

Bien entendu, ces propos n'ont guère de sens dans la société telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire basée sur une exploitation non-durable des richesses et le non-respect de la nature, des paysages et du patrimoine. Nous avons vu que l'industrie du Périgord-Vert a au contraire été bâtie depuis des millénaires sur un modèle durable et dans sa grande majorité n'a pas pu résister aux changements de modes de production des deux derniers siècles.

Si tous les discours actuels proposant la « transition écologique » et les changements de paradigme étaient le reflet d'une réelle volonté de revenir à un équilibre des forces entre production et impact écologique, alors le Périgord-Vert aurait à nouveau une réelle carte à jouer. Il ne suffirait pour redynamiser le lieu presque que de revisiter les deux derniers siècles en réactualisant les techniques car il est bien évident que l'on ne peut pas aujourd'hui – même dans la perspective d'un développement durable – travailler comme il y a deux siècles. Le travail dans la plupart de ces industries et avec les techniques de l'époque était extrêmement pénible. Les industries et équipements doivent être à dimension humaine, donc de petite taille mais très nombreux et divers, nourrissant ainsi une multitude de métiers. Ils ne doivent emprunter aux ressources naturelles qu'une faible partie afin d'en limiter l'épuisement. Ceci devrait être fait également dans la recherche constante d'une société la moins inégalitaire possible, sans cela, le remède serait pire que le mal. Nous avons sciemment assez décrit les conséquences humainement désastreuses qu'une société trop inégalitaire engendre.